

L'absence au féminin ou le statut de la femme marivaudienne

Christine Gaudry-Hudson

Volume 27, numéro 2, automne 1991

Variété

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/035846ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/035846ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaudry-Hudson, C. (1991). L'absence au féminin ou le statut de la femme marivaudienne. *Études françaises*, 27(2), 35–41.
<https://doi.org/10.7202/035846ar>

L'absence au féminin ou le statut de la femme marivaudienne

CHRISTINE GAUDRY-HUDSON

Parler d'écriture féminine dans une œuvre écrite par un homme est *a priori* une tâche extravagante. Même si les aventures de *La Vie de Marianne* sont narrées par une femme, les lecteurs sont en effet toujours conscients du fait que Marivaux est derrière cette mise en scène. Mon but n'est pas, par conséquent, de revendiquer un style féminin et je m'élève contre l'article de Béatrice Didier dans lequel elle étudie le mode de narration de l'héroïne et en tire des conclusions sur les caractéristiques du style des femmes. Simone de Beauvoir pense en effet que c'est un faux problème. Dans le premier tome du *Deuxième sexe*, cet écrivain a été jusqu'à déclarer: «D'ailleurs y a-t-il un problème? Et quel est-il? Y a-t-il même des femmes?»¹. Une chose est cependant certaine: «l'altérité [étant] une catégorie fondamentale de la pensée humaine»², la femme a toujours été considérée par rapport à l'homme et ne se définit encore aujourd'hui que par rapport à lui. Puisqu'un texte crée, révèle son contexte et nous apprend à lire, mon but est d'identifier une vision à un texte. Mes recherches porteront par consé-

1. Simone de Beauvoir, *Le Deuxième sexe : les faits et les mythes*, Paris, Gallimard, 1949, p. 11.

2. *Ibid.*, p. 16.

quent sur les différentes façons dont un homme du dix-huitième siècle a perçu la réalité féminine et sur le statut de la femme tel qu'il l'a représenté dans trois de ses romans : *La Voiture embourbée*, *Le Paysan parvenu* et *La Vie de Marianne*. La tendance des critiques littéraires d'aujourd'hui est de faire prévaloir le féminisme de Marivaux. J'aimerais contester cette théorie en démontrant que, bien que l'activité des femmes soit constamment évoquée, les romans marivaudiens se qualifient principalement par l'affirmation d'une absence.

Il n'est pas nouveau de parler de féminisme à propos de Marivaux. Dans une étude sur la place qu'occupe la femme dans l'œuvre romanesque marivaudienne, Samia Spencer a déclaré : « Alors que tous les écrivains de ce siècle se sont occupés de la femme et des divers problèmes qui la concernent, nul ne l'a sans doute mieux analysée et comprise que Marivaux³. » Marie-Anne Arnaud, en étudiant la géographie parisienne telle qu'elle est représentée par les itinéraires respectifs de Marianne et de Jacob à travers la capitale, s'est émerveillée devant « l'étonnante faveur dont jouissent les personnages féminins⁴ ». Récemment, Ruth Thomas a fait une étude comparative d'héroïnes de romans de Diderot, de Marivaux et de Laclos, en insistant sur la façon dont quatre d'entre elles (Suzanne Simonin, Marianne, Mme de la Pommeraye et Mme de Merteuil) se révoltent contre le rôle traditionnel qui leur est imposé par la société et « se créent une identité indépendante de l'ordre masculin dominant⁵. » Paul Hoffman est même allé jusqu'à rapprocher Marivaux de Montesquieu, car tous deux, selon lui, admirent chez la femme « bien plus les vertus individuelles que l'obéissance aux conventions⁶ ». Peter Conroy s'est aventuré beaucoup plus loin dans la direction indiquée par Hoffman en déclarant à propos d'une courte pièce de Marivaux, *La Colonie*, ignorée encore de nos jours par la critique littéraire, que le mouvement féministe y trouvera « un de ses textes fondateurs les plus importants⁷ ».

Les partisans d'un féminisme marivaudien ont élaboré leur thèse à partir de trois sources principales : la vie personnelle de Marivaux, son œuvre littéraire et la tendance générale des critiques à travers les siècles. Marivaux avait en effet des affinités profondes avec les femmes

3. Samia Spencer, « La femme dans l'œuvre romanesque de Marivaux », *Language Quarterly*, 15, iii-iv, p. 9-11, 14.

4. Marie-Anne Arnaud, « *La Vie de Marianne* et *Le Paysan parvenu* : itinéraire féminin, itinéraire masculin à travers Paris », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 82(3), (1982), p. 392-411.

5. « *create for themselves an identity independant of the male-centered order* ». Ruth Thomas, « ...Et je puis dire que je suis son ouvrage : Female Survivors in the Eighteenth-Century Freud Novel », *The French Review Journal of the American Association of Teachers of French*, 60 (1), octobre 1986, p. 7-19.

6. Paul Hoffmann, « Marivaux féministe », *Travaux de linguistique et de littérature publiés par le Centre de Philologie et de Littérature*, 15, ii, p. 91-100.

7. « *one of its crucial early texts* ». Peter Conroy, « Marivaux's Feminist Polemic : *La Colonie* », *Eighteenth Century Life*, 8 (1), octobre 1980, p. 48-66.

d'esprit⁸ et il parlait souvent en leur faveur⁹. Sa vie sentimentale était beaucoup moins mouvementée que la plupart des écrivains connus qui considéraient les femmes comme des machines à plaisir¹⁰. Cismaru a même affirmé que l'élection de Marivaux à l'Académie française a été manigancée par une femme, Madame de Tencin.

Les femmes ont joué un rôle essentiel non seulement dans la vie mais aussi dans l'œuvre littéraire de Marivaux¹¹. Elles peuplent et contrôlent le monde marivaudien. Pour réussir, il y faut gagner la faveur des femmes et le rôle des hommes se borne à la fonction de catalyseurs¹². Marivaux a également dirigé un journal, *Le Spectateur français*, dans lequel il a fait la chronique d'événements tirés de la vie quotidienne des femmes au dix-huitième siècle¹³.

D'autre part, un grand nombre de contemporains de Marivaux tels d'Alembert, Grimm ou Collé et certains critiques (comme Larroumet, Brunetière, Claude Roy et Deloffre) se sont tous accordés à louer le féminisme de cet écrivain.

Ce n'est que très récemment que deux critiques ont timidement tenté d'ébranler cette théorie. Il s'agit de Ruth Thomas qui, à propos de l'héroïne de *La Vie de Marianne*, a déclaré que ses remarques dénigrent souvent le statut de la femme, car «Marianne a reçu une éducation qui la fait raisonner en femme, elle met constamment les femmes dans une catégorie à part, qui les distingue des hommes¹⁴.» De son côté, Alfred Cismaru, après avoir donné des exemples tirés de la vie personnelle de Marivaux prouvant qu'il était loin de respecter les femmes de son entourage, insiste sur le fait qu'il est préférable de limiter son interprétation au texte écrit. Il analyse par conséquent les personnages féminins des romans marivaudiens et en tire une galerie de portraits peu flatteurs : mères jalouses de leur progéniture; veuves égoïstes; religieuses affamées sexuelles; femmes calculatrices, rapaces, conspiratrices et rancunières.

Loin de nier une certaine complicité de Marivaux avec les femmes, j'aimerais néanmoins suivre la direction proposée par Ruth Thomas et Alfred Cismaru. Les personnages féminins dans *La Voiture embourbée*, *Le Paysan parvenu* et *La Vie de Marianne* sont en effet étrangement absents à deux niveaux : au niveau de leur identité et au niveau de leur style. J'aimerais par conséquent démontrer que la position féministe de Marivaux n'est pas aussi évidente que la critique littéraire ne semble le croire, et que le statut de la femme dans son

8. Voir Peter Conroy, *op. cit.*, et Alfred Cismaru, «The Misogyny of Marivaux», *Lamar Journal of the Humanities*, 11 (1), printemps 1985, p. 11-17.

9. Alfred Cismaru, *op. cit.*

10. *Ibid.*

11. Samia Spencer, *op. cit.*; Peter Conroy, *op. cit.*

12. Samia Spencer, *op. cit.*

13. Peter Conroy, *op. cit.*

14. «Marianne has been conditioned to think like a woman, and she constantly groups and categorizes women to distinguish them from men.» Ruth Thomas, *op. cit.*, p. 13.

œuvre romanesque se caractérise paradoxalement par un certain manque.

On rencontre ainsi dans l'œuvre de Marivaux de nombreuses femmes sans nom. La narratrice de *La Vie de Marianne* est une comtesse; «nous ne savons qui elle était» (p. 81). C'est une enfant trouvée et, pendant de nombreuses années, elle ne sait pas si elle est bâtarde ou légitime. Elle s'adresse d'autre part à une amie «dont le nom est en blanc» (p. 81). L'homme qui a trouvé le manuscrit de *La Vie de Marianne* et l'a soumis par la suite à la publication a même changé le nom de deux personnes dont il est parlé et qui sont mortes car, dit-il, «ce qui y est dit d'elles est indifférent; [et] il est mieux de supprimer leurs noms» (p. 81).

Le même phénomène se constate dans une œuvre de Marivaux, *La Voiture embourbée*. Il s'agit d'un roman que fabriquent sous nos yeux cinq voyageurs retenus dans une auberge à la suite de l'embourbement de leur carrosse. Deux des passagers sont des femmes: une dame «passablement belle, ni jeune, ni âgée, mais assez raisonnablement l'un et l'autre pour justifier l'amour ou l'indifférence qu'on aurait eue pour elle» (p. 5) et sa fille, «une jeune demoiselle de quinze ans, très vive» (p. 6). Aucun détail ne nous est donné sur elles si ce n'est qu'elles sont parentes. Elles contribuent cependant amplement à la création du récit fictif que les voyageurs décident de faire pour passer le temps.

Dans *Le Paysan parvenu*, trois femmes ont une influence décisive sur le destin de Jacob: la femme du seigneur chez qui il séjourne au début de son périple, à qui il ne fait allusion que dans les termes suivants: «Madame» ou «la maîtresse»; et les sœurs Habert, qui sont certes dotées d'un nom de famille, mais qui ne sont différenciées l'une de l'autre que par l'appellation peu flatteuse d'aînée et de cadette. Appellation en effet peu flatteuse, car Jacob épousera la plus jeune et on se serait attendu à un peu plus de déférence.

Lorsque Marivaux est obligé de nommer les femmes de ses romans, comme nous venons d'en voir un exemple, il insiste sur le fait qu'il ne s'y prête que pour se conformer aux règles du bon goût et «pour la facilité de l'histoire» (*La vie de Marianne*, p. 101). La plupart des personnages secondaires féminins possèdent un nom mais ce nom les répertorie. Elles ne sont en effet reconnues que par rapport à l'homme qu'elles ont épousé: Madame de Miran, Madame Dorsin, Madame de Ferval, Madame de Dorville, Madame Dutour, Madame de Fare. Un homme qu'elles connaissent peut également leur fournir un certain statut: des parentes de M. de Climal, la sœur du curé, qui a pourtant une si grande influence sur Marianne. Si elles ne sont pas mariées, leur profession leur tient lieu d'identité: madame la prieure, madame l'abbesse, les religieuses ou les femmes du sérail. Si elles veulent cacher leur identité, le nom d'une terre leur sert d'alibi: Madame Darneuil. Marivaux accorde parfois à ses héroïnes un prénom mais il les rabaisse ainsi à un niveau social plus bas. Par exemple, la religieuse qui prend la parole au neuvième chapitre s'appelle Mademoiselle de Tervire, mais

elle devient Tervire au même titre que Toinon, la fille de boutique de Madame Dutour, ou Catherine, la servante des sœurs Habert. Marivaux laisse de temps en temps à un de ses personnages le soin de nous apprendre l'identité d'une des femmes : dans *La Voiture embourbée*, c'est en effet un des invités du curé qui, tendant un verre de vin à la servante de celui-ci, l'interpelle par son prénom : Nanon. En fait, l'identité des femmes marivaudiennes est si précaire que les deux héroïnes du roman imaginé par les voyageurs de *La Voiture embourbée* vont jusqu'à abandonner leur identité, et ceci non pas à une mais à deux reprises. La femme de chambre de l'héroïne s'appelle, nous confie son amant, Perrette. Elle est rebaptisée Dina par celui-ci car il veut imiter les héros de romans chevaleresques. Dina devient ensuite Merlin lorsque sa maîtresse, dégoûtée à jamais des hommes, décide qu'elle va «entretenir [sa colère] par le secours de l'absence» (p. 35).

Les femmes marivaudiennes se caractérisent non seulement par une absence d'identité mais aussi par un manque de style.

Les deux narratrices de *La Vie de Marianne* rejettent, en fait, tout principe de contrainte. La comtesse confesse son incapacité à élaborer un style d'écriture adéquat. N'ayant aucune ambition littéraire, elle déclare à propos de ses aventures : «Il est vrai que l'histoire en est particulière, mais je la gâterai, si je l'écris; car où voulez-vous que je trouve un style?» (p. 82). Elle ne veut instruire personne et sollicite souvent la pitié de sa lectrice en invoquant son ignorance : «cela me jetterait dans un travail d'esprit dont je ne sortirais pas» (p. 105). La forme de son ouvrage est par conséquent très libre et elle renchérit de la façon suivante : «Au reste, je parlais tout à l'heure de style, je ne sais seulement ce que c'est. Comment fait-on pour en avoir un?» (p. 85). Elle fait même preuve d'une telle modestie qu'elle dénigre parfois totalement le contenu de son récit. «Mais peut-être que j'écris mal. Le commencement de ma vie contient peu d'événements, et tout cela aurait bien pu vous ennuyer.» (p. 120) La narratrice nourrit de tels sentiments d'infériorité qu'elle cherche constamment à se disculper aux yeux de sa lectrice. Elle avoue par exemple ses lacunes : «mais je vais comme je puis, je n'ai garde de songer que je vous fais un livre» (p. 105). Le méta-discours est un prétexte afin de réfuter les objections de la lectrice et la narratrice dirige le récit comme elle l'entend. Elle ne se soucie guère des conventions romanesques et elle refuse de rattacher son récit à un genre déterminé. Elle fait peu de cas des goûts de l'époque, car elle veut présenter les faits tels qu'ils sont. En effet, Marianne n'a pas l'intention d'écrire un roman : elle décrit sa jeunesse mouvementée à une amie. Elle lui révèle ses secrets dans la plus grande confiance, car elles partagent une grande amitié, «et il faut que je vous aime bien pour m'être mise en train de vous faire une histoire qui sera très longue» (p. 88). Sous le prétexte d'écrire un récit authentique et autobiographique, les deux narratrices de *La Vie de Marianne* se servent d'un style oral et digressif et se heurtent aux principes établis par le genre romanesque. Elles avouent manquer de style et s'efforcent de justifier leurs

écarts en alléguant toutes sortes d'excuses : « Je suis femme, et je vous conte mon histoire; pesez ce que je vous dis là, et vous verrez qu'en vérité, je n'use presque pas des privilèges que cela me donne. » (p. 124) Il y a un constant rappel au fait que Marianne n'est qu'une femme et qu'elle va certainement gâter le récit qu'elle fait : « Est-ce à cause que je ne suis qu'une femme et que je ne sais rien? » (p. 23) Les remarques de l'éditeur et de l'imprimeur servent à renforcer cette impression. L'éditeur demande à ses lecteurs potentiels de pardonner les longues et fréquentes réflexions de Marianne en avançant qu'elle « n'a aucune forme d'ouvrage présente à l'esprit. Ce n'est point un auteur, c'est une femme qui pense, qui a passé par différents états, qui a beaucoup vu. » (p. 43) L'imprimeur, de son côté, empêche toute méprise en déclarant dès le départ que le manuscrit a été écrit par une femme.

Dans *La Voiture embourbée*, un autre homme nous fait part de ses doutes à l'égard du style féminin. Il nous annonce que les deux femmes à bord du carrosse acceptent volontiers d'aider à la confection du roman, mais que la mère favorise « quelque situation touchante » (p. 23) et que sa fille montre « un empressement vif et naturel, excité sans doute par le nom d'amour dont l'idée la réjouit » (p. 23). Marivaux attribue donc aux femmes une tendance à la sentimentalité. Celles-ci avouent d'autre part que leurs capacités sont limitées et la dame s'effraie en s'exclamant que « l'entreprise [lui] paraît beaucoup plus sérieuse qu'elle ne le pensait » et qu'elle n'a pas assez de compétence « pour soutenir à la fois un style sérieux et un style burlesque » (p. 40). Sa fille avoue de son côté qu'elle s'est servie d'un fait divers « qu'elle a vu arriver quelques jours auparavant à la campagne » pour étoffer son récit (p. 74). Elle reconnaît qu'elle n'a raconté jusqu'à présent que des folies et elle met brusquement fin au suspense si soigneusement élaboré par ses compagnons en sortant le héros d'un profond sommeil. Elle dit en effet qu'Ariosbarsane a rêvé « tous ces fantômes de magie, d'esclaves, de tourments que lui avaient peints son imagination » et elle finit ainsi une histoire qui, dit-elle, l'embarrasse (p. 68).

Faut-il conclure que, par leur style, les femmes dans les romans marivaudiens sont inférieures aux hommes? Ce serait ridicule, car dans le roman, nulle règle n'entrave l'essor de la sensibilité et de l'imagination. Le fait qu'elles soient rétives à l'observance des règles ne signifie pas qu'elles aient échoué. Les objections que nous pouvons formuler dans le présent article offrent de nombreux champs d'étude.

Il est, par exemple, exact d'avancer que seul un très petit nombre de femmes dans les romans de Marivaux n'a pas d'identité propre. Cet apparent manque de respect pour l'identité féminine pourrait-il être attribué au rang social auquel elles appartiennent? Dans *La Vie de Marianne*, Marivaux lui-même avoue faire preuve d'une certaine désinvolture en n'attribuant à ses héroïnes qu'un prénom. Une étude comparative du traitement des femmes nobles et des femmes roturières n'a

rien donné. Il semble que Marivaux discrimine de la même façon héroïnes riches et pauvres.

L'apparent dédain de la femme marivaudienne envers son style ne serait-il alors qu'une simple figure de rhétorique utilisée par tout écrivain, homme ou femme, selon laquelle il/elle se rabaisse par fausse humilité?

L'absence qui semble caractériser la femme marivaudienne serait-elle au contraire causée par cet état d'infériorité qui a longtemps maintenu la femme sous la tutelle de l'homme, rejoignant par là même la théorie freudienne selon laquelle toute femme envie à l'homme son organe sexuel? N'oublions pas que l'héroïne du roman fabriqué par les voyageurs de *La Voiture embourbée* «renonce aux habits d'un sexe qui pourrait encore allumer de téméraires flammes» (p. 34), et qu'elle se déguise en homme en compagnie de sa servante en mettant les habits de son défunt mari. Elles deviennent ainsi respectivement Ariobarsane et Merlin, et le narrateur ne fait plus allusion à elles qu'avec un pronom masculin. D'autre part, bien que la légende annonce qu'une femme est le seul espoir de mettre fin à l'empire du cruel magicien Créor, ce n'est qu'en homme qu'Ariobarsane fait preuve d'«une force et une vigueur qui montrent qu'il n'a plus rien de la faiblesse de son sexe» (p. 44). Cette façon de voir rejoint celle de Thomas qui, pour faire plaisir à Madame Necker dans son *Essai sur les femmes, leur caractère*, donna aux femmes toutes les vertus mâles, tous les dons du génie masculin.

Faire de la critique, a dit Édouard Morot-Sir, c'est comprendre la décision d'écriture. Le fait que Marivaux ait fait coïncider l'écriture féminine avec la rupture de certaines normes est la preuve de sa modernité. Il n'a malheureusement pas été assez loin dans sa redéfinition de la condition de la femme, et le statut des héroïnes de ses romans est par conséquent ambigu.